

d'arguments solides et, par-dessus tout, bien saines et bien catholiques. Les autres membres du *Cercle*, s'il s'en trouvait dans l'union, embouchaient immédiatement la même trompette : et cela suffisait, d'ordinaire, pour assurer le triomphe des bonnes idées. Celles-ci, en effet, n'ont souvent besoin que d'être affirmées hautement pour être adoptées avec enthousiasme. Ce qui manque le plus aux gens de bien, ce n'est pas précisément de savoir où se trouve la vérité et la justice, c'est le courage nécessaire pour parler à temps ; c'est la sainte audace qui sait dire sa pensée où et quand il le faut ; c'est, enfin, la conviction que les méchants se trouvent désarmés en face des bons qui s'affirment. Il y a, surtout chez nos ouvriers, quantité de gens qui ne demandent qu'à connaître leur devoir pour l'accomplir, ... et on l'oublie trop, qu'on en soit bien certain.

Quoi qu'il en soit, pendant trois ans presque, et bien qu'elles n'eussent pas de chapelain, la plupart des organisations nationales de la ville de Québec ont suivi, grâce aux efforts apostoliques des membres du *Cercle d'Etude des Ouvriers*, une ligne de conduite irréprochable et, — on sera peut-être surpris de l'apprendre en certains quartiers — elles ont été des unions catholiques sans le savoir du seul fait qu'elles se sont conformées aux exigences de la morale catholique et ne se sont pas écartées des directions pontificales qui les concernent.

LA QUESTION DES CHAPELAINS

Quant à la propagande pour en arriver à l'objectif immédiat que le *Cercle* s'était proposé : la nomination d'un chapelain au *Conseil Central*, d'abord, puis, dans toutes les unions, elle se fit concurremment à l'action que nous venons d'indiquer, et pas un jour ou ne l'oublia.

Par tous les moyens à leur disposition : la presse, la conférence, le discours, la causerie, la conversation privée ; partout : dans l'union, à l'atelier, dans l'usine, dans les caucus d'ouvriers, sur la rue, chez les amis ; à la faveur de toutes les circonstances favorables et dans toutes les occasions qui semblaient propices, inlassablement et courageusement, tous et chacun s'employèrent à répandre l'idée qu'un chapelain est non seulement utile, mais nécessaire aux unions d'ouvriers qui comprennent leurs intérêts et qui tiennent à honneur de remplir leurs devoirs de catholiques véritables.

Lentement, il est vrai, mais sûrement, l'idée fit son chemin. A travers mille difficultés et malgré bien des oppositions, elle finit par s'imposer à l'attention de toutes les associations ouvrières de Québec. Le 10 mai 1917, devant tous leurs exé-